dans l'occasion, il s'arme de leurs vertus pour faire le procès à l'humanité. Ajoutons qu'il donne à la fable le pas sur la réalité; c'est elle qui est à ses yeux la démonstration du fait, et il le déclare avec une adorable naïveté :

> De cette vérité deux *fables* feront *foi*,
> Tant la *chose* en *preuves* abonde !

Comment l'illusion de celui qui est si bien et si complétement sous le charme ne serait-elle pas contagieuse ?...

» La Fontaine est en réalité le plus aimable et le plus varié de nos poëtes : de la simplicité, de la candeur enfantine, il s'élève sans effort jusqu'à la plus virile éloquence; il sait peindre, il sait badiner, il sait émouvoir; sur sa riche palette il a toutes les couleurs : il est plein de gaieté et de malice, il a la véhémence et le pathétique, et quelque ton qu'il prenne, à quelque degré qu'il se place, il est toujours naturel; l'auteur ne se laisse pas surprendre : c'est un homme qui converse avec nous, homme simple et supérieur qui ne se guinde jamais, toujours familier, lors même qu'il est sublime.

» En vérité, ceux qui ne savent pas se plaire avec La Fontaine ignorent ce que la volupté de l'esprit a de plus délicat et de plus savoureux. Les malheureux ! il leur manque un sens pour la plus vive et la plus douce des joies de l'âme ! »

OPINION DE SAINTE-BEUVE.

« Parler de La Fontaine n'est jamais un ennui, même quand on serait bien sûr de n'y rien apporter de nouveau : c'est parler de l'expérience même, du résultat moral de la vie, du bon sens pratique, fin et profond, universel et divers, égayé de raillerie, animé de charme et d'imagination, corrigé encore et embelli par les meilleurs sentiments, consolé surtout par l'amitié; c'est parler enfin de toutes ces choses qu'on ne sent jamais mieux que lorsqu'on a mûri soi-même. Ce La Fontaine qu'on donne à lire aux enfants ne se goûte jamais si bien qu'après la quarantaine; c'est ce vin vieux dont parle Voltaire, et auquel il a comparé la poésie d'Horace : il gagne à vieillir, et, de même que chacun en prenant de l'âge sent mieux La Fontaine, de même aussi la littérature française, à mesure qu'elle avance et qu'elle se prolonge, semble lui accorder une plus belle place et le reconnaître plus grand... Quand on a lu le *Roman du Renard* et les fabliaux du moyen âge, on comprend que déjà La Fontaine est là tout entier, et en quel sens on peut dire qu'il est notre Homère. Le piquant, c'est que La Fontaine ne connaissait pas ces poëmes gaulois à leur source, qu'il n'était pas remonté à tous ces petits Esopes restés manuscrits, à ces *Ysopets*, comme on les appelait, et que, s'il les reproduisait et les rassemblait en lui, c'était à son insu : il n'en est que plus naturel et n'en obéit que mieux à la même séve. Il avait lu çà et là tous ces apologues et toutes ces fables dans les livres de seconde main où les sujets avaient passé, dans les auteurs du XVIe siècle, chez les Italiens ou ailleurs; car il en lisait de tous bords. Son originalité est toute dans sa *manière*, et non dans la *matière*. Comme Montaigne, comme Mme de Sévigné, et mieux encore, La Fontaine a au plus haut degré l'invention du détail. Eux, ils ne l'ont que dans le style, et lui, il l'a dans le style à la fois et dans le jeu des petites scènes. »

OPINION DE M. SAINT-MARC GIRARDIN.

« Avec cet heureux don qu'il avait de tout sentir et de tout aimer, La Fontaine a renouvelé l'apologue. L'apologue ancien ne s'intéressait qu'au sens et à la moralité, point au récit, point aux personnages. Il ne s'agissait que d'enseigner une vérité morale, et de l'enseigner d'une façon vive et spirituelle. Peu importait l'aventure et peu les personnages. La Fontaine changea tout. Il se mit à se prendre d'intérêt pour les bêtes, pour les arbres, pour tout enfin; ou plutôt il prit intérêt à l'homme, qui est le vrai héros de toutes ses fables sous des noms divers, tantôt loup et tantôt agneau, tantôt chien et tantôt renard, tantôt cerf et tantôt cheval, mais toujours homme, c'est-à-dire victime de ses fautes et dupe de sa vanité... Sa supériorité est dans le récit. Les autres fabulistes ne font leur récit que pour amener leur leçon. La Fontaine s'intéresse d'abord à son récit : il nous représente ses animaux, leurs périls, leurs joies, leurs colères, leurs peurs, leurs ruses; il fait son drame et son tableau; la leçon arrive ensuite, presque toujours à propos, mais parfois d'une façon un peu imprévue et comme font quelquefois les dénoûments de Molière. Il y a en effet cette ressemblance entre Molière et La Fontaine, entre ces deux grands peintres de l'humanité, qu'ils s'occupent surtout de représenter les mœurs et les caractères des hommes, de reproduire l'image de la vie humaine. Si les portraits sont fidèles, l'œuvre leur semble faite. Seulement, comme Molière sait qu'il faut un dénoûment à la comédie, il le prend où il peut, sans avoir l'air parfois de se soucier de le faire naître du jeu des passions qu'il a mises sur la scène. La Fontaine soigne plus ses moralités que Molière ne fait ses dénoûments. Il sait que la moralité est une partie plus importante dans la fable que le dénoûment ne l'est dans la comédie, tout important qu'il est. La moralité est le fond même de la fable. »

OPINION DE M. H. TAINE.

« La Fontaine peint rarement, et toujours en deux mots, l'extérieur des animaux; c'est au caractère seul qu'il s'attache. Il est l'historien de l'âme, et non du corps. Pour représenter aux yeux cette âme, il lui donne les sentiments et les conditions de l'homme; ce mélange de la nature humaine, loin d'effacer la nature animale, la met en relief, et le chapitre de zoologie n'est exact que parce qu'il est une comédie de mœurs. La poésie montre ici toute sa vertu. En transformant les êtres, elle en donne une idée plus exacte : c'est parce qu'elle les dénature qu'elle les exprime; et elle est le plus fidèle des peintres, parce qu'elle est le plus libre des inventeurs. Elle dépasse ainsi la science et l'éloquence, et j'ose dire que les portraits de La Fontaine sont plus exacts et plus complets que ceux de Buffon. Tantôt Buffon décrit minutieusement, en naturaliste, les mœurs et les organes de chaque animal : La Fontaine anime et résume tous ces détails dans une épithète plaisante. Tantôt Buffon fait des plaidoyers ou des réquisitoires, et conclut sans restriction à l'éloge ou au blâme : La Fontaine dit le bien et le mal, raille le chien, qu'il juge « soigneux et fidèle, » mais qu'il trouve aussi « sot et gourmand. » Il peint ses héros sans parti pris, tour à tour fripons et dupes, heureux et malheureux, avec ce mélange de laid et de beau que fait la nature, et cette alternative de peines et de plaisirs qui est la vie. Le poëte est plus court et plus animé que le zoologiste, plus impartial et plus véridique que l'orateur. Il est créateur, et le premier n'est qu'un copiste. Il est peintre, et le second n'est qu'un raisonneur. »

— Bibliogr. Les fables de La Fontaine ont eu des éditions innombrables; les plus importantes sont généralement remarquables par leurs gravures. Telles sont celles d'Amsterdam (1685, 2 vol. in-8o), avec des figures de Romain de Hooge, et celles de Paris (1695-1721, et 1762, 2 vol. in-8o), avec des gravures d'Eisen et la notice de Diderot. Cette édition est dite *des Fermiers généraux*.

Mentionnons encore :

Les Fables de La Fontaine (1755-1759, 4 vol. in-fo), magnifique édition avec des dessins d'Oudry, gravés par Cochin. En 1787, parut une nouvelle édition (6 vol. in-18), ornée de 276 grav. de Simon et Coiny. (P. Didot.)

Fables de La Fontaine, avec un nouveau commentaire littéraire et grammatical, dédié au roi par Charles Nodier (Paris, Eymery, 1818, 2 vol. in-8o). Edition très-estimée, plus à cause du commentaire de Ch. Nodier que pour la pureté du texte, qui laisse à désirer, l'éditeur n'ayant pas collationné les éditions originales.

Fables de La Fontaine, divisées en XII livres, suivies de *Philémon et Baucis*, des *Filles de Minée*, de la *Matrone d'Ephèse* et de *Belphégor;* nouvelle édition, enrichie de notes grammaticales, de la moralité des fables en prose, d'un vocabulaire contenant tous les termes et les expressions tombés en désuétude ainsi que la *Vie* de La Fontaine, par M. B. de Saint-Silvain (Paris, 1822, 2 vol. in-18, portrait).

Les sources où La Fontaine a puisé les sujets de ses fables, indépendamment d'Esope et de Phèdre, ont été l'objet de minutieuses recherches. Nous mentionnerons particulièrement l'ouvrage intitulé : *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles, et Fables de La Fontaine, rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets, précédées d'une notice sur les fabulistes*, par A.-C.-M. Robert (Paris, 1825, 2 vol. in-8o). Excellent travail, plein de recherches érudites et de rapprochements non moins curieux; ouvrage bien autrement important que celui de l'abbé Guillon.

Fables de La Fontaine (ESSAI SUR LES), par M. Taine, publié en 1853. M. Taine est un écrivain tout d'une pièce, carré dans son système, et dont les œuvres, même littéraires, ne sont que des ramifications de ses théories philosophiques. Disciple de Spinoza, M. Taine est de bonne foi panthéiste, et, transportant ses opinions philosophiques dans le domaine de la littérature, il a le premier donné l'exemple d'une critique panthéiste et fataliste. Ses débuts littéraires furent son *Essai sur les fables de La Fontaine*, sujet de thèse qu'il avait choisi pour son examen de doctorat ès lettres. Il y a dans ce premier ouvrage beaucoup d'érudition et d'esprit, peut-être même trop d'esprit et d'érudition; il est vrai que, sur ce dernier point, M. Taine peut alléguer comme justification le but de son ouvrage, qui en justifiait l'appareil scientifique. Si l'on a le malheur d'en oublier la destination, on se fatigue de l'abondance des citations. Ces appels trop fréquents au passé effacent le caractère personnel de la pensée de l'auteur, et témoignent plutôt en faveur de sa mémoire que de son jugement. La Fontaine peut parfaitement se passer de l'autorité d'Aristote. Où M. Taine se dessine, c'est en parlant des caractères, de l'expression et de l'action. Il y a beaucoup à louer dans ces morceaux; l'auteur y prodigue les rapprochements ingénieux, et l'on sent qu'il ne dit pas tout ce qu'il pourrait dire. Il excelle à retrouver les personnages de La Bruyère, de Saint-Simon, de Mme de Sévigné dans La Fontaine, ou du moins à faire croire qu'il les y retrouve. Le lecteur, ébloui de toutes ces citations choisies avec un art infini, qui passent devant lui comme les fusées d'un feu d'artifice, est tenté de croire qu'avant d'avoir lu cet essai il ne comprenait pas La Fontaine. Revenu de son éblouissement, il s'aperçoit que M. Taine est un guide plus amusant que fidèle, qui prête à La Fontaine plus d'une intention dont le bonhomme s'étonnerait à bon droit : « Que de belles choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'ai jamais songé ! » s'écrierait-il comme Socrate en lisant Platon. La Fontaine ne se connaissait pas tant d'esprit et ne se doutait pas de ses talents comme homme d'Etat et historien.

M. Taine simplifie la tâche qu'il s'est imposée en disposant les citations qu'il prodigue de façon à leur donner le sens dont il a besoin. Sans altérer une parole, il trouve moyen de transformer en compères dociles Saint-Simon, La Bruyère et Mme de Sévigné. Comme il connaît familièrement tous les contemporains de La Fontaine, quand il lui plaît d'affirmer ce qui ressemble à un paradoxe, les témoignages ne lui manquent pas; entre ses souvenirs, il n'a que l'embarras du choix. Il étend la main et prend sur un rayon de sa bibliothèque le volume où se trouve l'argument victorieux, et a il trop bonne mémoire pour jamais rester court. Malgré le respect dû à son talent, nous ne saurions voir dans La Fontaine le peintre de la France sous Louis XIV. C'était, au contraire, un génie libre, qui ne pouvait prendre son essor qu'en se séparant du milieu où il vivait, rêvant, méditant à son heure et à sa fantaisie, et n'usant d'artifice que pour rendre sa pensée. La thèse de M. Taine rapetisse singulièrement La Fontaine en métamorphosant ce songeur de génie en un produit nécessaire de son pays et de son temps. Il en fait un esprit prédestiné à la fable, poussé invinciblement vers ce genre, sans pouvoir s'en détourner. Nous préférons voir en lui le *fablier* produisant des fables comme un pommier produit des pommes.

Fables de Fénelon. On connaît par Saint-Simon combien était impétueux et peu maniable le caractère du duc de Bourgogne, dont Fénelon était le précepteur. Le prélat s'attacha donc à corriger, au moyen d'apologues, les mauvaises inclinations de son élève. « Il voudrait, dit M. Sainte-Beuve, que son élève n'eût plus rien de l'élève ni de l'écolier; il voudrait, une fois pour toutes, lui inspirer la hardiesse dans l'action, la noblesse dans le procédé et la démarche, le génie de la conversation, tout ce qui orne, qui impose, et ce qui donne au pouvoir sa douceur et sa majesté. « Qu'il soit de plus en plus petit » sous la main de Dieu, mais grand aux yeux » des hommes. C'est à lui à faire aimer, » craindre et respecter la vertu jointe à l'au» torité. » C'est pour corriger les défauts du jeune prince que l'archevêque de Cambrai composa ses fables, dont il est facile de suivre la progression en les comparant aux progrès que l'âge et la raison devaient amener dans l'éducation du duc de Bourgogne. Par la simplicité, la précision de quelques-unes, on voit qu'elles s'adressent à un enfant dont il fallait éviter de fatiguer l'intelligence; d'autres indiquent un élève plus capable de comprendre des vérités élevées. Dans tous ces apologues, on voit Fénelon, suivant ses expressions, accoutumant le jeune duc à son rôle royal « en se corrigeant, en prenant beaucoup sur lui, en s'accommodant aux hommes pour les connaître, pour les ménager, pour savoir les mettre en œuvre. » Le style de ces fables brille d'une grâce et d'une élégance exquises; toutes ont un but moral, non point vague, mais se rapportant à un fait récent et dont le jeune prince ne pouvait éluder l'application. C'était un miroir dans lequel il était obligé de se reconnaître, bien que souvent il lui offrît de lui-même une image peu flatteuse. Tantôt c'est un faune qui relève en riant les fautes de Bacchus enfant; le jeune dieu s'irrite : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? — Hé, répond le faune, comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? » Dans le *Fantasque*, il retrace au duc de Bourgogne la fidèle histoire de ses inégalités et de ses emportements; ce morceau est de tous points digne de La Bruyère. Citons encore la *Médaille*, la délicieuse fable de la *Fauvette et le Rossignol*, les *Deux renards*, les *Abeilles*, le *Singe*, etc. Ce petit ouvrage est devenu classique et se trouve entre les mains des élèves à côté du *Télémaque* et des *Aventures d'Aristonoüs*.

« La philosophie des fables de Fénelon, dit Palissot, n'est point ce pédantisme sec et aride qui flétrit le cœur de l'enfant, en lui exagérant sans cesse sa perversité ou ses infortunes; mais c'est la sagesse même qui, sous des images riantes, insinue doucement ses maximes et persuade en se faisant aimer. » C'est le cas de répéter : « Le style, c'est l'homme. »

Fables de Lamotte, publiées pour la première fois en 1719. Elles sont précédées d'un discours dans lequel l'auteur a esquissé, en une prose vive, élégante et fine, l'histoire de la fable. Les réflexions qu'il fait dans la suite de ces pages sur le genre de la fable sont justes et précises, et il met une délicatesse infinie à parler de ses devanciers, surtout de La Fontaine. Il y avait, il est vrai, de la témérité à oser aborder un genre dans lequel le *bonhomme* s'était rendu inimitable; mais Lamotte pensait se créer une originalité en inventant des sujets et des types nouveaux. « Je ne me serais pas hasardé à écrire des fables, dit-il en parlant de La Fontaine, si j'avais cru qu'il fallût être absolument aussi bon que lui pour être souffert après lui; mais j'ai pensé qu'il y avait des places honorables au-dessous de la sienne, et je serais trop heureux d'obtenir cette approbation modérée qui, en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes grâces que La Fontaine, ferait honneur à ce que je puis avoir d'heureusement original. »

Quoique les fables de Lamotte soient bien inférieures à celles de La Fontaine, elles ont donné à leur auteur une belle place parmi les fabulistes français de second ordre. Un grand nombre, du reste, sont gracieuses, spirituelles et aimables; quelques-unes sont excellentes. On cite souvent des vers, tels que ceux-ci, qui ont fait proverbe :

> Il vaut mieux plaire que servir.
>
> L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
>
> La haine veille et l'amitié s'endort.

Pour prouver combien les critiques, même les plus spirituels, avaient mis de partialité dans leurs jugements à l'égard de Lamotte, Voltaire se plaisait à raconter l'anecdote suivante. Il se trouvait à souper au Temple, chez le prince de Vendôme. « Les *Fables* de Lamotte venaient de paraître, et, par conséquent, tout le monde affectait d'en dire du mal. Le célèbre abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, fils du fameux Bussy-Rabutin et beaucoup plus aimable que son père, un ancien ami de Chapelle, plein d'esprit et de goût, l'abbé Courtin, et d'autres bons juges des ouvrages s'égayaient aux dépens de Lamotte; le prince de Vendôme et le chevalier de Bouillon enchérissaient sur eux tous; on accablait le pauvre auteur; je leur dis : « Mes» sieurs, vous avez tous raison; vous jugez en » connaissance de cause : quelle différence du » style de Lamotte à celui de La Fontaine ! » Avez-vous vu la dernière édition des *Fables* » *de La Fontaine?* — Non, dirent-ils. — Quoi ! » vous ne connaissez pas cette belle fable qu'on » a retrouvée parmi les papiers de Mme la du» chesse de Bouillon? » Je leur récitai la fable, ils la trouvèrent charmante; ils s'extasiaient. « Voilà du La Fontaine, disaient-ils; c'est la nature pure; quelle naïveté ! quelle grâce ! — Messieurs, leur dis-je, la fable est de Lamotte. » Alors ils me la firent répéter et la trouvèrent détestable. »

Fables anglaises de Gay (1726). Les fables anglaises, et particulièrement celles de Gay, le plus accrédité des fabulistes anglais du XVIIIe siècle, ne ressemblent aucunement à celles de La Fontaine. Elles n'en ont ni la grâce, ni la malice, ni la causerie ingénieuse, ni l'élévation simple et touchante. Elles sont souvent toutes politiques, surtout la seconde partie; mais nous aurions tort de croire que, dans ces fables politiques, il y ait quelque chose de l'esprit philosophique du XVIIIe siècle français. Rien ne se ressemble si peu, de ce côté, que l'esprit des deux littératures. En France, la littérature attaque surtout l'ordre social; en Angleterre, elle s'adresse plus volontiers au gouvernement. L'apologue français censure les ministres, moins comme ministres que comme grands seigneurs, privilégiés dans l'ordre civil et élevés dans l'ordre politique. L'apologue anglais ne censure que l'homme politique, le membre du ministère, un des directeurs de la majorité du Parlement. En Angleterre, la satire littéraire plaide pour la liberté, qui est toujours en cause plutôt qu'en danger, et il en est ainsi dans tous les pays politiques, c'est-à-dire que la liberté y est toujours entretenue par l'attaque et la défense. Gay, cherchant à renverser le ministère, s'élève aussi contre le Parlement, ou plutôt contre la majorité parlementaire qui soutient le ministère. Il introduit dans une de ses fables la *Fourmi en charge*, une fourmi présomptueuse qui vole l'Etat et se tire d'affaire avec de belles paroles, jusqu'au jour où une fourmi patriote dévoile sa trahison. Gay voulait sans doute désigner par là le ministère d'Horace Walpole, et il avait raison de le flageller. Mais remarquons surtout la différence considérable qu'il y a entre le genre d'esprit des fables politiques de Gay et l'esprit philosophique des fabulistes français du XVIIIe siècle, différence de causes et d'effets. Quand Gay flétrit les vices des ministres et du Parlement anglais, il attaque des hommes et des choses qui peuvent changer. Si le ministère perd la majorité dans les Chambres, si la majorité n'est pas réélue dans les élections, tout se renouvelle, et ce changement suffit pendant quelque temps pour calmer l'irritation du public. Il apaise les colères du jour, il les amortit avant qu'elles aient le temps de se tourner en haines irréconciliables. Nous devons donc noter, comme un trait caractéristique des fables politiques de Gay, qu'elles n'ont pas ce ton de mécontentement contre la société, qui est le caractère général de la littérature en France au XVIIIe siècle. Autre témoignage de cette différence, et plus curieux encore : en France, la littérature du XVIIIe siècle surtout abonde en allusions malicieuses contre les mythologies ou religions; en Angleterre, au contraire, Gay, bon protestant, se moque des libres penseurs. Voir, à ce sujet, la fable de l'*Eléphant et du Libraire*. Les fables politiques de Gay, intéressantes à étudier sous le rapport de leur différence avec les nôtres, pèchent beaucoup par l'invention. Nous ne trouvons guère à citer, outre celles que nous avons déjà nommées, que le *Vautour et le Moineau*, et l'*Ours dans un bateau;* encore sont-ce de pauvres apologues et des cadres de satire fort insignifiants. Le premier recueil de Gay, qui ne contient que des fables purement morales contre les vices et les travers individuels des hommes, nous semble beaucoup meilleur. Non-seulement la moralité y est ingénieuse et piquante, mais l'histoire est bien mise en scène et le drame vif et animé, digne de l'auteur du *Gueux*. Voyez plutôt le *Renard mourant;* c'est un petit chef-d'œuvre. Cette dernière heure de vie employée à la pratique du péché dont le mourant se repent, c'est la vérité prise sur le fait et vivement représentée. Chaque personnage est dans son rôle, et les repentirs intéressés du mourant ne persuadent aucun de ses enfants. Ils sont nés renards, ils mourront renards, et le père repentant, dès qu'il entend glousser une poule, meurt en renard, c'est-à-dire en la voulant croquer. A prendre le fond de cette fable, elle est triste, puisqu'elle constate l'irrésistible ascendant des vices avec lesquels nous avons vécu. Mais le drame est piquant et animé : c'est vraiment la fable comme l'entend La Fontaine, c'est-à-dire une petite comédie dont les personnages ont le double caractère qui convient aux héros de l'apologue : la ressemblance avec l'homme et avec les animaux, de telle sorte qu'il y ait dans la bête assez de l'homme pour que nous puissions nous en appliquer la morale, et dans l'homme assez de la bête pour que nous retrouvions l'histoire naturelle. Cette vraisemblance, que les acteurs de l'apologue empruntent à l'histoire naturelle, manque tout à fait aux fables dont les personnages sont des abstractions allégoriques. Tel est le défaut d'une des fables morales de Gay, intitulée la *Cour de la Mort*. Cette dernière, voulant faire choix d'un premier ministre, donne la préférence sur la Fièvre, la Goutte et la Peste, à la Gourmandise, qui détruit les hommes en les flattant. De toutes les fables de Gay, celle que nous aimons le mieux est la fable des *Deux Corneilles, le Fossoyeur et le Ver de terre*. Elle a le mérite d'examiner un des grands problèmes de l'humanité, c'est-à-dire l'égalité des hommes. Etrange leçon d'égalité que donne là un ver de terre, et qui fait penser à la promenade d'Hamlet dans le cimetière. Dans Shakspeare, des fossoyeurs jouent aux quilles avec les os des morts, « comme s'ils n'avaient rien coûté à former. » Ici les vers dissertent sur le goût des corps qu'ils dévorent, et ne sont pas bien sûrs qu'il y ait une différence entre le corps d'un homme et celui d'un cheval. Les fabulistes et les moralistes anglais du XVIIIe siècle ont souvent raillé l'orgueil de l'homme en lui montrant des animaux qui avaient les mêmes prétentions. C'est ainsi que Gay met en scène un limaçon qui soutient que les fruits et les fleurs n'ont été créés que pour lui, et une puce qui déclare hardiment à l'homme qu'il ne vit que pour la nourrir de son sang. Arrêtons ici cet examen des fables de Gay; il nous reste à louer son style, qui est souvent excellent et dont malheureusement les traductions ne peuvent nous faire juger. Ses fables ont été savamment étudiées par M. Saint-Marc Girardin, au travail duquel nous avons emprunté la matière de cet article. Pour donner à nos lecteurs une idée plus exacte du talent de Gay, nous ne pouvons mieux faire que de citer ici une de ses fables :

LE SANGLIER ET LE BÉLIER.

> Aux branches d'un champêtre ormeau,
> Un boucher à la main sanglante
> Venait de suspendre un agneau.
> Des timides brebis la nation tremblante
> De loin, d'un œil d'effroi, regardait le bourreau.
> Un sanglier à la dent menaçante
> Insulte ainsi le désolé troupeau :
> « Que vous méritez bien le sort qui vous opprime !
> Vous avez sous vos yeux le cruel assassin,
> Qui dépouille encor la victime
> Dont il a déchiré le sein.
> Vos frères, vos enfants, égorgés sans défense,
> Appellent en vain la vengeance,
> Leurs cris ne sont point entendus.
> Il n'est que des cœurs sans vertus
> Qui n'assistent pas l'innocence.
> — Je sais très-bien, répond un vieux bélier,
> Que nous ne brillons pas par un esprit guerrier;
> Si nous supportons les outrages,
> Nos cœurs ne les sentent pas moins;
> Contre des tyrans si sauvages,
> Hé! que peuvent nos cris, nos inutiles soins?
> Mais sache que leur injustice,
> Dans l'objet de sa passion,
> Trouve elle-même son supplice
> Et sa juste punition.
> Notre peau de Thémis alimente la guerre,
> Elle excite aux combats les féroces humains;
> Nous sommes trop vengés, en fournissant la terre
> De tambours et de parchemins. »

Mme de Kéralio a donné (1759) une traduction complète en prose des fables de Gay; Joly en a traduit cinquante en vers (1811). Marie-Joseph Chénier estime qu'une douzaine de fables de Gay peuvent être placées parmi les chefs-d'œuvre de la poésie anglaise.

Fables de l'abbé Aubert (1756). Parmi les meilleures de ces fables, qui se lisent après celles de La Fontaine, on distingue : *Fanfan et Colas*, les *Mites*, la *Servante*, *Bernard-l'Hermite et le Limaçon*, le *Chat et le Coq d'un clocher*, l'*Ane rêvant*, le *Merle*, etc. En général, le recueil de l'abbé Aubert se fait estimer par l'étude qu'il révèle de l'inimitable fabuliste, modèle dont il s'approche quelquefois. Voltaire écrivait à l'auteur en 1758 : « J'ai lu vos fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme : celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style et celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. » Il faut rabattre quelque chose de ce brevet de génie, que Voltaire paraît cependant avoir octroyé de bonne foi. « L'abbé Aubert, dit Dussault, contrefait parfois très-heureusement la naïveté; mais alors même on voit qu'il la contrefait; il met un pied, puis l'autre sur les traces de La Fontaine; il chancelle et bronche souvent, et quelquefois le terrain se dérobe tout à fait sous lui. »

Fables de Pignotti, en vers (1782). A leur apparition, elles conquirent les suffrages de tous les hommes de goût. Quoiqu'elles n'eussent ni la simplicité d'Esope et de Phèdre, ni la gracieuse naïveté de La Fontaine, on y admirait une certaine pompe de diction qui, sans sortir de la nature du sujet, enchantait l'esprit du lecteur par cette harmonie à laquelle la langue italienne se prête si facilement.

Laurent Pignotti conte avec une grâce infinie; son style est pittoresque et fait toujours image; sa versification est harmonieuse; tantôt il écrit en vers libres, tantôt il se soumet à des règles plus sévères, mais toujours il semble se jouer des entraves qu'il s'est imposées. C'est à ce mérite surtout qu'il faut attribuer la grande popularité dont jouirent ses fables, et dont elles jouissent encore dans la péninsule.

Fables de Lessing. Les fables de Lessing, à peu d'exceptions près, sont écrites en prose, mais de cette prose élégante et concise à la fois, qui lui valut le titre de réformateur de la langue allemande. Lessing voulait ramener l'apologue à la simplicité d'Esope, et rejeter les ornements qu'à l'exemple de La Fontaine les fabulistes modernes avaient prodigués à ce genre. Chez lui, la moralité se distingue, outre sa pureté, par la profondeur; le style, outre son élégance, par la précision. Son influence sous ce rapport ne fut pas grande, car tout le monde, à son époque, savait à peu près faire de mauvais vers; personne ne pouvait écrire en prose convenable. Il n'eut donc pas d'imitateurs. Ce qui le distingue encore, c'est qu'à l'opposé des autres fabulistes, qui recherchent l'esprit, il s'abandonna à sa verve et se montra spirituel et fin sans être recherché.

Fables littéraires de D. Thomas de Yriarte. Publiées au milieu du siècle dernier, ces fables, comme l'indique leur titre, ont toutes pour objet de rectifier le goût en littérature et non de corriger les mœurs, et l'ensemble du volume forme une sorte d'art poétique, un traité de critique : de là une rénovation réelle de l'apologue, qui n'avait jamais eu de pareilles applications. M. Emile Deschamps, répondant d'avance à l'objection prévue de la supériorité de La Fontaine, a écrit, en 1841, les lignes suivantes : « Yriarte, par la nature toute spéciale de ses apologues, échappe en même temps à l'anachronisme du genre et à l'effrayante comparaison avec le maître. En effet, si le procédé est le même, le but est différent, et, pourvu que la nouveauté soit quelque part, on est sauvé. Il est curieux de voir comment les *bêtes* parlent de littérature sous la plume d'Yriarte. Certes, elles n'en ont jamais parlé de cette façon, quoiqu'elles en aient de tout temps beaucoup parlé. Un goût délicat, une finesse exquise, une sévère correction, une diction toujours élégante distinguent les productions de ce poëte, qui possède de plus, à un haut degré, tous les secrets rhythmiques de la versification espagnole. C'est un écrivain, et un écrivain classique, dans l'ancienne et bonne acception du mot, et son livre devrait être mis à l'ordre du jour des établissements universitaires, à cause des saines doctrines et de la judicieuse critique que l'auteur y a répandues. »

A côté des éloges de M. Emile Deschamps se placent naturellement les critiques de M. Alexandre Dufaï. Notre rôle de rapporteur nous oblige à mentionner ces deux opinions extrêmes, entre lesquelles nous croyons que se trouve la vérité : « Yriarte, dit le critique de la *Revue de Paris*, a mis en apologues tous les préceptes de l'art poétique, et, malgré le talent dont il y a fait preuve, ce singulier travail rappelle involontairement la cruelle tentative de Benserade sur les *Métamorphoses* d'Ovide. Au choix du sujet se borne d'ailleurs toute l'initiative d'Yriarte, n'en déplaise à M. Emile Deschamps, qui loue outre mesure l'esprit d'invention du fabuliste étranger. Yriarte n'a rien changé aux formes de composition et de style partout imposées par le génie de La Fontaine; il a de moins que lui la profondeur et la naïveté comique, le charme de ses mélancoliques effusions, et, de plus, tous les défauts qu'entraîne sa manière de comprendre et d'appliquer l'apologue. Contre les lois premières de la fable et de la logique, Yriarte subordonne sans cesse l'action à sa moralité, le principe à sa conséquence. Evidemment, sa conclusion le préoccupe, et cette préoccupation, gagnant jusqu'à ses personnages, les empêche de parler et d'agir avec indépendance et franchise. Ainsi ne procédait pas La Fontaine : il s'embarrassait assez peu de la sentence finale, l'énonçait en deux mots, et le plus souvent par acquit de conscience. Comme Molière, il n'avait pas besoin de formuler sa pensée : empreinte dans toute sa composition, elle est l'âme de ses personnages, le mobile de leur conduite, et s'exprime par leur bouche avec l'irrésistible éloquence de la naïveté. Mais au XVIIIe siècle, où l'on mit de la morale partout, excepté dans les mœurs, les fabulistes commencèrent à raisonner en forme, et déjà, chez Lamotte, la moralité tient presque autant de place que l'action. C'est qu'il est toujours facile, sauf l'ennui, d'édifier par des préceptes d'une excellente morale, tandis qu'il faut du génie pour peindre les hommes tels qu'ils sont et nous donner un exemple à nous-mêmes. Yriarte n'est qu'un critique judicieux, un narrateur agréable. Ses récits, néanmoins, ne sauraient se passer de commentaires. Sans les réflexions dont il les fait suivre, la plupart des fables d'Yriarte n'offriraient qu'un sens général, applicable, suivant le goût des gens, aux choses de la politique ou de l'industrie aussi bien qu'à celles de la littérature. Yriarte a beau préparer sa conclusion d'avance, l'avoir sans cesse devant les yeux et y diriger bon gré mal gré tous les développements de son sujet, le point spécial qu'il se propose nous échapperait encore s'il ne le démontrait *ex professo*... On le voit, critique plutôt que poëte, malgré l'agrément de ses narrations plus spirituelles que naïves, Yriarte n'est qu'un fabuliste d'ordre secondaire, autant par le vice de son sujet que par le défaut de génie. » Nous citerons parmi les plus jolies fables d'Yriarte : le *Ver à soie et l'Araignée*, la *Cloche et la Clochette*, le *Thym et la Pariétaire*, les *Deux Lapins*, l'*Oie et le Serpent*. Les fables d'Yriarte ont été traduites en vers français par J.-B. La Nos (Paris, an IX), ainsi que par M. Charles Lemesle, en 1841.

Fables de Le Bailly, en vers (1784, 1 vol.). Ces fables ont de l'élégance et de la bonhomie, et sont justement estimées. Comme défauts, on remarque la longueur excessive de quelques fables, dont l'étendue ne s'accorde point avec la nature et l'essence même de l'apologue, qui compte la brièveté au nombre de ses principaux attributs. La fable l'*Essaim d'Abeilles dans le carquois de l'Amour* a près de cent vingt vers; celle de l'*Ours et le Loup* n'en a guère moins de quatre-vingts; les *Deux Rats* couvrent six pages. Parmi les plus remarquables, longues ou courtes, il faut citer le *Tableau allégorique*, le *Chameau et le Bossu*, le *Sage et le Conquérant*, les *Métamorphoses du Singe*. En général, le style de Le Bailly manque de richesse et de concision. On pourrait aussi lui demander plus de trait et plus de finesse. « Malgré quelques négligences, dit un biographe, elles se distinguent par le goût, l'esprit, l'imagination, la facilité, la justesse des moralités, l'élégance du style, la variété des tons, et surtout par la bonhomie et la simplicité, qualités fort rares qui, chez certains fabulistes, dégénèrent en niaiserie et en trivialité. »

Fables de Florian. De tous les recueils de fables qui ont paru depuis La Fontaine, celui de Florian est, sans contredit, le meilleur; c'est aussi, de tous les ouvrages du même auteur, celui où son talent comme écrivain et comme poëte se montre avec le plus d'avantages, où l'on retrouve le mieux sa physionomie et son caractère. Quant au mérite de l'invention, l'auteur avoue lui-même qu'il a mis à contribution tous ses devanciers : Esope, Pilpay, Gay, et surtout le poëte espagnol Yriarte, qui lui a fourni ses apologues les plus heureux. Il n'est pas inutile de remarquer que, dans ce genre de littérature, dont l'objet n'est pas moins d'instruire que de plaire, Florian a sur La Fontaine un avantage, celui d'être en général plus approprié à la naïveté de l'enfance; on peut s'en convaincre en relisant, par exemple, la *Mère, l'Enfant et les Sarigues*, le *Lapin et la Sarcelle*, l'*Avare et le Paralytique*, le *Château de cartes*, etc.

Les fables de Florian sont précédées d'une introduction qui n'est pas la partie la moins intéressante de ce recueil. L'auteur, effrayé de son audace d'avoir fait des fables après La Fontaine, consulte un vieillard et lui demande s'il ne conviendrait pas de jeter au feu tous ses vers. Le vieillard lui répond par un apologue : « Si la plus belle des femmes, Hélène, par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers fussent ravis d'admiration en la voyant paraître..... que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher? Vous lui diriez : « Ma » chère enfant, pourquoi vous priver des » jeux? Personne, je vous assure, ne songe » à vous comparer avec la reine de Sparte... » Florian remercia le vieillard de son apologue et publia ses fables.

« Le bon en tous les genres, dit La Harpe, prédomine dans ce recueil : vous y trouvez des fables d'un intérêt attendrissant, d'autres d'une gaieté douce et badine, d'autres d'une finesse piquante, d'autres d'un ton plus élevé sans être au-dessus de celui de la fable. Le poëte sait varier ses couleurs avec les sujets; il sait décrire et converser, raconter et moraliser; nulle part on ne sent l'effort, et toujours on aperçoit la mesure. »

Un excellent critique, Dussault, a ainsi caractérisé et apprécié les fables de Florian : « Ses fables sont généralement élégantes; elles sont écrites avec goût; elles sont ornées de traits piquants; elles ont une certaine fleur de naïveté, pour ainsi dire artificielle, qui n'est qu'un calcul, mais qui ne ressemble pas trop à un calcul : l'esprit s'y montre, mais avec toute la mesure, toute la discrétion, toute la réserve que lui imposent les convenances du genre; il s'y montre, mais il se déguise, il craint d'être trop reconnu, et l'effort qu'il fait sur lui-même devient une grâce. La manière de Florian est plutôt riante, agréable, aimable que gaie; il a plutôt des aperçus délicats, des vues ingénieuses, des réflexions fines et naturelles que des saillies vives, inattendues et frappantes : le génie n'est point là, et, dans quelque genre que ce soit, son absence est toujours un grand tort. » Le même critique dit encore : « Avec beaucoup d'esprit naturel, avec un goût délicat, il a presque assuré à la médiocrité les priviléges du vrai talent et les honneurs du génie. Ses apologues resteront; ils sont, en général, fort jolis; son coloris manque de force sans manquer de quelque éclat; son esprit s'évapore quelquefois en bluettes; mais son feu, sans jamais répandre beaucoup de chaleur, jette souvent de beaux traits de lumière. Tous ceux qui ont fait des fables depuis La Fontaine ont l'air d'avoir bâti de petites huttes sur le modèle et au pied d'un édifice qui s'élève jusqu'aux cieux : la hutte de M. de Florian est construite avec plus d'élégance et de solidité que les autres, et les domine de quelques degrés. »

M. Sainte-Beuve dit de son côté : « Les fables de Florian sont bien composées, d'une combinaison ingénieuse et facile; le sujet y est presque partout dans un parfait rapport, dans une proportion exacte avec la moralité, et en même temps on n'y sent pas l'arrangement artificiel comme chez Lamotte, ni ce genre d'esprit qui, ayant pour point de départ une idée abstraite, a besoin ensuite de s'avertir lui-même qu'il faut être figuré, riant, familier et même naïf. Les qualités du fabuliste sont naturelles chez Florian : il a la fertilité de l'invention (*dans les détails sans doute*), et les images lui viennent sans effort. »

Fables d'Arnault, en vers (4 livres). C'est sur ce recueil que repose principalement la réputation de l'auteur. Quoique ses fables appartiennent au genre épigrammatique et philosophique, elles ne manquent ni d'élégance ni de naïveté. Quelle leçon pleine de grâce et de malice que celle des *Bluets*, où le laboureur Colin étouffe les épis de son champ sous la profusion de ces fleurs qu'il y a semées! Comme la molle éducation de nos jours s'y trouve stigmatisée par la moralité de cet apologue si vrai, où Rollin vient appuyer de son autorité la sagesse de la leçon :

> Colin, aurait-il dit, faisons venir le blé,
> Le bluet viendra de lui-même.

Citons encore, parmi les plus jolies, le *Secret de Polichinelle*, le *Fleuve*, le *Colimaçon*, les *Cygnes et les Dindons*, le *Chêne et les Buissons*, le *Chien et le Chat*, etc.

En général, les apologues d'Arnault sont supérieurement écrits; ils ont un sel de nouveauté qui pique et réveille le goût qu'affadissent la plupart des autres apologues; ils sont pleins d'originalité, de légèreté, d'esprit, un peu acrimonieux en quelques endroits, un peu durs dans leur vivacité satirique; mais la satire et l'épigramme sont de puissants auxiliaires pour le bon sens.

« Les fables de M. Arnault ne ressemblent pas à d'autres, dit Sainte-Beuve; il les conçoit à sa manière et en invente les sujets; il ne songe point à imiter La Fontaine : il songe à se satisfaire et à rendre d'une manière vive un résultat de son observation propre; il obéit à son tour d'esprit, à son jet d'expression, et l'on ne peut s'étonner si, comme lui-même l'avoue, « l'apologue a pris » peut-être sous sa plume un caractère épi» grammatique. » Très-souvent, en effet, la fable, chez M. Arnault, n'est qu'une épigramme mise en action ou traduite en emblème..... Dans bien des cas, le trait final part à la manière d'un ressort..... Beaucoup de ses fables semblent être faites exprès pour ce trait qui les termine : elles sont données à l'auteur par le bon mot et pour le bon mot. On a remarqué qu'en général il y a peu d'action, peu de drame, point de caractères dessinés, et que l'auteur n'a point le détail fertile. Il ne prend ses personnages ou acteurs que pour amener le trait piquant et acéré, et tout est dit. » Scribe, successeur d'Arnault à l'Académie française — on n'est jamais trahi que par les siens — exprime très-finement la